

ALEXIS BONAMI DIT LESPÉRANCE

Alexis Bonami dit Lespérance est né le 27 et baptisé le 28 novembre 1796 à Saint-Michel d'Yamaska (Québec). Il était le fils de Pierre Bonami dit Lespérance et de Marguerite Aucoin (et Coin, Gouin). Encore dans sa jeunesse, il partit à la grande aventure de l'Ouest et il y passa le reste de sa vie. Il devint un personnage quasi-légendaire parmi les voyageurs. Peu de temps avant sa mort, le juge L.-A. Prud'homme recueillait ses souvenirs qu'il fit publier en 1893 dans la Revue Canadienne. Nous reproduisons ici ce texte.

Il y a de cela près de dix ans. Un vieillard, encore alerte, légèrement courbé sous le poids des ans, se présentait à mon bureau.

«Je me fais vieux, dit-il, et j'aimerais à régler ma succession.»

—Quel âge avez-vous, lui dis-je?

—Quatre-vingt-six ans, répondit-il, en se redressant fièrement.

Je fus curieux de connaître son histoire. Le bonhomme ne se le fit pas répéter deux fois.

Son récit m'intéressa. Je pris quelques notes, promettant de les publier après sa mort.

Voilà deux ans qu'il repose en paix. Il est temps que, pour l'acquies de ma conscience, je remplisse ma promesse.

D'ailleurs les anciens voyageurs commencent à se faire rares à la Rivière-Rouge. Cette génération-là sera bientôt éteinte. C'est pourquoi on ne lira pas sans intérêt les incidents de la vie mouvementée de celui qui fut longtemps le doyen des anciens voyageurs du pays.

SES PREMIÈRES ANNÉES

Alexis Bonami dit Lespérance naquit le 28 (sic) novembre 1796 à Saint-Michel d'Yamaska, P.Q. Lorsque les armées américaines envahirent le Canada, il n'avait que 16 ans.

Il offrit ses services au capitaine E. A. Bellefeuille, qui les accepta. Sa compagnie faisait partie du régiment que commandait le lieutenant-colonel James Cuthbert. Il ne fut pas appelé à essuy-

er le feu de l'ennemi, mais, d'un autre côté, les marches forcées et les privations de tout genre ne lui firent pas défaut.

Ce fut à cet apprentissage qu'il s'endurcit aux fatigues qui l'attendaient plus tard.

Après treize mois de régime militaire, il fut licencié à Saint-Hyacinthe.

Il venait de goûter à une vie pleine d'émotions, telle qu'elle convient à un jeune homme qui a de la vigueur à dépenser.

De retour au foyer, il n'éprouva plus aucun charme pour l'agriculture et l'existence paisible de la campagne.

Un jour, il rencontra par hasard M. Pillet, bourgeois de la compagnie de la Baie d'Hudson, qui était en quête de recrues. Le bourgeois lui parla en termes séduisants des choses merveilleuses que renfermait le Nord-Ouest, et des mille aventures qu'on y rencontrait. C'en était trop pour Lespérance.

Sans coup férir, il signa un engagement pour trois ans. Il se berçait du fol espoir de faire quelques économies, tout en visitant des pays nouveaux, et de revenir ensuite se fixer convenablement sur les bords du Saint-Laurent. Presque tous les jeunes gens qui venaient dans les pays d'en haut à cette époque, nourrissaient l'espérance de revenir au sol natal. Bien peu pourtant y sont retournés.

Après avoir dit adieu à ses parents et promis d'être de retour à l'expiration de ses trois ans, il partit de Montréal, au printemps de 1816.

EN ROUTE POUR LA RIVIÈRE-ROUGE

Les employés de la Compagnie partirent, cette année-là, en deux détachements. Lespérance se trouvait dans le second, que commandait M. Chatelain. Il comprenait quatre grands canots, montés chacun par huit voyageurs et chargés de 60 pièces. MM. Basile Larance, Pierre Pareanteau et Laferté étaient au nombre de ses compagnons.

Tous les quatre se sont fixés dans le pays et ont laissé une nombreuse descendance. Le voyage se fit sans incident bien remarquable. Ramer et être brûlé

par le soleil tout le jour, dormir sur la grève ou être tourmenté par des milliers d'insectes toute la nuit : telles furent les distractions de ce long et pénible voyage.

Les fatigues ne pouvaient néanmoins faire disparaître la gaieté naturelle à nos voyageurs. Aussi d'ordinaire le bivouac se préparait en répétant quelques couplets qui rappelaient la patrie absente. Ils étaient déjà parvenus aux bords du lac La Pluie, lorsqu'un jour ils aperçurent le gouverneur Miles MacDonnell, qui revenait avec le premier détachement.

Le gouverneur MacDonnell avait atteint le lac Winnipeg, lorsqu'il apprit le triste résultat de la bataille de La Grenouillère, ainsi que la mort du gouverneur Semple.

La colonie se trouvait, à ce moment-là, en la puissance de la compagnie du Nord-Ouest. Pousser plus loin eût été témérité. MacDonnell ordonna donc de rebrousser chemin.

Ils rencontrèrent lord Selkirk avec ses Meurons, à la Pointe aux Pins, près du Sault-Ste-Marie.

Lorsque la nouvelle du désastre de la colonie fut annoncée à Selkirk, il secoua la tête avec colère, et indiquant du doigt quelques pièces de canon qu'il faisait monter dans des bateaux : «Nous verrons avec cela, dit-il, si je ne serai pas maître chez moi».

L'Espérance fut enchanté de reprendre la route de l'Ouest. Les barges étaient amplement approvisionnées. L'abondance régnait dans le camp, et les employés croyaient plutôt faire partie d'un voyage de plaisir que d'une expédition quasi-militaire.

EXPÉDITION DU FONDS-DU-LAC

Il ne demeura pas longtemps en si bonne compagnie. Un parti fut détaché et envoyé au Fond-du-Lac. Il fut choisi pour l'accompagner. Ils avaient avec eux deux soldats Meurons bien armés et un guide d'expérience.

Au lac du Sable se trouvait un fort, bâti par la compagnie du Nord-Ouest. C'était un entrepôt considérable de marchandises et de fourrures.

Il alimentait bon nombre de petits postes de l'intérieur, qui lui étaient tributaires et en dépendaient.

Conformément aux instructions de Selkirk, ils s'en emparèrent et firent prisonniers MM. Grant et Morrison, qui l'avaient en charge.

Morrison opposa un peu de résistance. Les deux Meurons l'amènèrent sous une tente en dehors du fort, et menacèrent de le pendre s'il ne se soumettait pas.

Durant la nuit il trompa la vigilance de ses gardes et s'enfuit.

SUR LES BORDS DU MISSISSIPI

Après avoir quitté cet endroit, ils remontèrent la rivière St-Louis. Après bien des fatigues ils arrivèrent enfin sur les bords du Mississippi.

Pendant ce trajet, ils furent obligés de faire 22 portages. L'Espérance disait que ce voyage avait été le plus pénible de sa vie. Sur le Mississippi, ils furent en butte à la malveillance des Sauteurs, dont toutes les sympathies étaient acquises à la compagnie rivale.

Ces Indiens étaient communément désignés sous le nom de Pillards, et ils méritaient à coup sûr cette épithète.

Nos voyageurs étaient obligés de faire bonne garde la nuit, sinon les Pillards enlevaient tout ce qui tombait sous leur main.

Ils furent même attaqués par une bande cachée dans une pointe boisée de la rivière. Les balles percèrent le canot dans lequel se trouvait L'Espérance. Force leur fut de gagner terre.

Un nommé Jérémie Martel, qui agissait comme interprète, leur adressa la parole pour les désarmer. Les Pillards exigèrent quelques présents pour ne pas les molester, et les laissèrent en paix.

AU PAYS DES SIOUX

Parvenu à la rivière de l'Aile du Corbeau, le bourgeois décida de bâtir un fort pour l'hiver. En effet, la saison était avancée, et il n'était guère prudent de pousser plus loin cette année-là. Ils furent constamment harcelés par les Sioux, qui venaient jusqu'aux portes du fort, voler ou lancer leurs flèches meurtrières.

Pendant l'hiver (1816-1817) les provisions firent défaut. L'interprète Martel résolut d'aller, avec sa famille, faire un tour de chasse.

Une Sauteuse du nom de «la Mitasse rouge,» accompagnée de deux enfants, le suivit.

Un soir que Martel s'était attardé, une bande de

Sioux enleva sa femme et ses enfants, et égorga brutalement la Sauteuse. Il se mit bravement à leur poursuite et les atteignit au fort Graham. À force de présents et de supplications auprès des chefs, les Sioux finirent par lui remettre leurs prisonniers.

Des scènes de ce genre se répétaient de temps à autre. (.....)

DERNIÈRE ÉTAPE DE CE VOYAGE

Aux premiers rayons du soleil du printemps (1817), Lespérance reçut l'ordre de se rendre au lac La Pluie.

Pour se ménager les bonnes dispositions des Sioux, Lespérance et ses compagnons prirent avec eux un interprète de cette nation. Cette précaution ne leur servit guère. Ils furent plusieurs fois attaqués. Deux des compagnons de canot de Lespérance, Gobin et Méthot, furent blessés. Ce dernier reçut une flèche dans l'épaule. Elle pénétra dans la chair à une telle profondeur qu'il ne réussit à extraire le fer qu'au fort Garry.

L'interprète, tout Sioux qu'il était, reçut pour sa part deux flèches dans le corps.

Lespérance fut un des rares voyageurs qui furent épargnés. Ils rencontrèrent lord Selkirk, au lac La Pluie et firent route avec lui jusque dans la colonie.

Lespérance arriva à la rivière Rouge au mois de juin 1817.

LA BATAILLE DE LA GRENOUILLÈRE

La plus grande surexcitation régnait dans les esprits, par suite des événements tragiques qui venaient de s'y passer.

Tout le monde parlait du «coup» de l'année précédente. C'est ainsi que les gens du pays désignaient la bataille de la «Grenouillère» ou des «Sept Chênes.» Bien des récriminations ont eu lieu à ce sujet. Les deux compagnies se sont mutuellement renvoyé le blâme.

Il n'est pas facile d'assigner à chacune d'elles la part de responsabilité qui lui appartient. Lespérance n'était pas présent à cette rencontre, toutefois il n'est arrivé sur le théâtre de ces événements que quelques mois après.

Les faits étaient encore tout frais dans la mémoire des témoins oculaires.

Quoiqu'au service de la compagnie de la Baie d'Hudson presque toute sa vie, il n'hésitait pas à dire qu'elle fut l'agresseur.

D'après les témoignages qui lui furent donnés par nombre de personnes dont la véracité ne pouvait être suspectée, Cuthbert Grant et ses compagnons ne cherchaient rien moins que d'attaquer le fort Douglas. Arrivés à la rivière Esturgeon, ils auraient quitté le grand chemin qui conduisait au fort et pris le large, afin d'éviter toute rencontre avec les employés de la compagnie rivale.

Leur conduite manifestait assez leurs intentions pacifiques. D'ailleurs, il était du plus haut intérêt pour la compagnie du Nord-Ouest, de ne rien risquer. Le détachement de Grant allait à la rencontre des canots chargés de marchandises et de provisions, qui lui arrivaient de Lachine. Il était extrêmement important pour eux d'opérer la jonction avec ce convoi, qui ne devait pas tarder à arriver, afin de l'empêcher de tomber entre les mains de la compagnie de la Baie d'Hudson. Si le parti que commandait Grant eût été défait ou intercepté, tous les effets destinés à la compagnie du Nord-Ouest devenaient la proie de l'autre compagnie. Ses postes de l'ouest dépourvus de tout, réduits à la famine, étaient inévitablement ruinés. Dans de telles circonstances, il y aurait eu folie, de la part de Grant, de risquer une bataille. Lespérance dit que Grant et bon nombre de ceux qui assistaient à cet engagement lui assurèrent qu'ils avaient été forcés d'accepter le combat et de se défendre. Telles étaient en substance l'opinion de Lespérance, et les raisons données à son appui.

Cette opinion, appuyée sur de tels témoignages, ne tranche pas la question, il est vrai, mais mérite d'être sérieusement appréciée.

COURSES AU NORD ET À L'EST

Son premier voyage, après son arrivée au fort Garry, fut à la Baie d'Hudson. À peine de retour, il dut se mettre en route pour le fort William. Il faillit mourir de faim pendant cette excursion. Arrêté par les glaces, il se vit réduit, pour sauver sa vie, à se nourrir de folle avoine, qui croissait sur les bords marécageux des lacs.

Trop affaibli pour transporter plus loin les marchandises qui lui avait été confiées, il les mit en cache sur la rivière aux Roseaux.

Pendant six jours, il ne trouva absolument rien à

manger. Au septième jour, il se traînait à peine, tant il était à bout de forces, lorsque sa bonne fortune lui fit rencontrer un camp de Sauteux. Ils le régalerent de viande d'original.

Ainsi réconforté, il put terminer son pénible voyage.

À LA RIVIÈRE LA PAIX

La compagnie à cette époque ne donnait guère de loisir à ses employés. Les dates entre le retour et le départ étaient fort rapprochées. Au printemps suivant (1818), s'organisa une expédition pour la rivière La Paix. Trois ans auparavant, un parti de vingt employés, sous la conduite du bourgeois Clarke, avait été disséminé par la faim et la misère. C'était donc peu tentant que de s'acheminer vers cette région inhospitalière. L'Espérance pourtant n'hésita pas. Chatelain précédait le détachement avec quelques hommes, afin de se mettre en rapport avec les Indiens et de prévenir un désastre semblable à celui de 1815.

Rendu au fort Vermillon, Châtelain fut arrêté et détenu comme prisonnier par MM. McIntosh et McLeod, bourgeois de la compagnie du Nord-Ouest. Une passe d'armes assez vive s'ensuivit entre les deux compagnies. Les portes du fort furent enfoncées, et Châtelain libéré. Parvenue à la rivière La Paix, cette petite bande fut dispersée, et envoyée à la recherche des Indiens. L'Espérance hiverna à la rivière Boucane. En sus de quelques marchandises, il portait à dos un baril de rhum. Les deux compagnies ne se gênaient pas, à cette époque, de spéculer sur les mauvaises passions des Indiens pour les attirer à leur comptoir. Malgré ce liquide alléchant, la traite ne fut pas merveilleuse. La disette fut telle que L'Espérance fut contraint de manger ses chiens de traîne.

Au printemps, ils se hâtèrent de charger leurs fourrures et de prendre la route de York.

MORT DE FROBISHER

Lorsqu'ils atteignirent le portage du Grand-Rapide, ils rencontrèrent Frobisher, McTavish, McIntosh, le guide Joseph Paul, etc., tous gens de la Compagnie du Nord-Ouest que le Capitaine William venait de constituer prisonniers.

L'Espérance fut chargé de mener les captifs au fort York.

Dans l'automne 1819, l'infortuné Frobisher parvint à tromper la vigilance de ses gardes et à s'échapper.

Voici comment L'Espérance racontait la mort tragique de Frobisher.

Il était accompagné dans sa fuite de deux Canadiens. Turcotte et Lépine.

Après bien des fatigues et des jeûnes, ils arrivèrent au lac Bourbon. Frobisher était tellement affaibli qu'il se traînait à peine. Il demanda à ses compagnons d'aller chercher du secours au fort Original qui se trouvait dans le voisinage.

Voyant que d'ailleurs il n'y avait pas d'autre moyen de sauver Frobisher, ses compagnons allumèrent un grand feu et le quittèrent. Ils ne tardèrent pas à revenir, avec une traîne et quelques hommes du fort Original. Malheureusement, il était déjà trop tard. Ils ne trouvèrent que le cadavre de Frobisher.

À LA COLOMBIE ANGLAISE

L'Espérance était dès lors considéré comme un voyageur de mérite et d'expérience. Il excellait à la rame comme au gouvernail. Le gouverneur Simpson l'attacha à sa personne.

Pendant plusieurs années, il parcourut l'Ouest en tous sens, avec le gouverneur. Une année, il traversa les montagnes Rocheuses, partie en canot et partie à cheval, et se rendit jusqu'aux côtes de l'océan Pacifique. Il hiverna au fort George.

SON MARIAGE

À son retour, il épousa une métisse du nom de Marguerite Guernon. Ce mariage eut lieu à la rivière Voleuse, près du lac Rouge. Comme il ne se trouvait pas de missionnaire dans cet endroit, cette union se fit à la mode du pays. M. McDermot prépara un écrit attestant l'intention des parties contractantes, et les proclama unis.

Cette femme n'était pas encore baptisée. Elle se fit instruire, reçut le baptême, et trois ans après, Mgr Provencher bénit leur union.

GUIDE DISTINGUÉ

Peu de temps après son mariage, Simpson, qui savait apprécier le dévouement et les talents de ses

serviteurs, le nomma guide avec un traitement de 25 louis par année. C'était à cette époque un gros salaire.

De ce jour, il fut mieux en position de faire briller les excellentes qualités dont il était doué. Il devint, sans contredit, le guide le plus intrépide et le plus habile du Nord-Ouest. La compagnie n'eut jamais d'employé plus fidèle et plus courageux.

Je ne saurais mieux tracer le caractère de ce brave et honnête guide, qu'en empruntant ce qui suit à une biographique publiée dans *le Manitoba*, du 17 décembre 1890 :

«M. Lespérance, pendant sa longue carrière, a figuré noblement au milieu de cette phalange d'intrépides voyageurs dont les fatigues, les dangers, comme le courage, ne peuvent être appréciés que par ceux qui les ont partagés. Cet homme a enduré sans faiblir tout ce qu'il est possible à la nature humaine de supporter.

«C'est lui aussi qui, comme guide, inaugura ce qui, dans le pays, était connu sous le nom de «Brigade au Portage la Loche.» Le service de cette brigade consistait à partir de la Fourche (Fort Garry, Saint-Boniface), dans de lourdes barges, aussitôt que la navigation était ouverte sur le lac Winnipeg. La brigade se rendait tout d'abord à Norway House, extrémité nord du lac Winnipeg, prenait là un chargement de marchandises pour la rivière McKenzie, puis elle allait remonter la Saskatchewan jusqu'à Cumberland, se dirigeait ensuite vers la rivière aux Anglais, qu'elle atteignait à l'endroit appelé Portage du Fort de la Traite (Frog Portage), remontait la rivière aux Anglais jusqu'à une de ses sources le lac la Loche, puis transportait ses bagages à dos jusqu'au milieu du portage du même nom qui a 13 milles de longueur. Là, la brigade de M. Lespérance échangeait les marchandises prises à Norway House pour les pelleteries que les gens de la rivière McKenzie avaient apportées de l'extrême nord. Les hommes de M. Lespérance prenaient les pelleteries et les descendaient par la rivière aux Anglais, la Saskatchewan, le lac Winnipeg et la rivière Hayes, à la Factorerie de York où ils les déposaient. On reprenait ensuite des marchandises que l'on montait à Norway House, après quoi l'on retournait à Fort Garry où l'on arrivait après une absence de quatre mois et demi, ayant parcouru une distance d'environ 4,000 milles, la rame à la main ou le collier au front à travers les cent et quelques portages qu'il fallait franchir.

«C'est M. Lespérance qui parla le premier de la possibilité de ce voyage pendant une même saison. C'est lui qui en dirigea l'accomplissement pendant une longue

suite d'années sans jamais un accident grave que l'adresse et la prévoyance auraient pu éviter.

«Pour avoir une idée de l'adresse de M. Lespérance, il fallait voir son coup d'oeil de voyageur, éclairer du feu dont il étincelait la profondeur ou la violence des rapides qu'il fallait franchir, en saisir en un instant les variations que la crue ou la baisse des eaux avait amenées, compter sans les voir les écueils, les récifs, les pierres qui pouvaient provoquer une catastrophe; il fallait voir ce bras vigoureux, saisissant comme dans un étau la longue rame qui servait de gouvernail à l'embarcation et la faire pirouetter sûrement à travers ces mille écueils, ces ondes fumantes et les cascades qui bouillonnaient autour d'elle; et cette opération dangereuse, la répéter souvent plusieurs fois dans un même jour, et presque tous les jours pendant des mois. Oui, il faut avoir vu tout cela pour en juger convenablement.

«M. Lespérance était doué d'une force extraordinaire, même parmi les voyageurs, puisqu'on l'a vu se charger d'un ballot de marchandises reposant sur son front par une courroie et prendre à terre huit sacs de balles de 84 livres chaque, les passer par dessus sa tête et les déposer de ses propres mains sur le ballot de marchandises qui pesait aussi 84 livres et qui n'avait pour appui que les épaules et le front du voyageur.

«Cette force remarquable aidait beaucoup le commandant de la brigade : tout le monde sentait qu'il avait une station de police au bout des doigts. Cette force herculéenne d'ailleurs servait humblement une volonté pleine d'énergie et un caractère plein de noblesse et de loyauté.»

Lespérance, voyant sa famille augmentée, et d'ailleurs fatigué de cette vie nomade, se fixa sur une terre dans la paroisse de Saint-François-Xavier. Les anciens appelaient cet endroit la «Prairie du Cheval-Blanc.» Plusieurs légendes se rattachent, dit-on, à l'origine de ce nom singulier. Voici en substance celle qui me fut donnée par Lespérance.

Bien entendu que je n'en garantis point l'authenticité.

LÉGENDE DE LA « PRAIRIE DU CHEVAL-BLANC »

Les Assiniboines ne formaient autrefois qu'une seule nation avec les Sioux. Ils parlaient la même langue et conservaient de fréquents rapports avec les autres branches de la nation sious.

Ils se trouvaient néanmoins plus rapprochés que les autres des Kristinots, avec lesquels ils étaient presque toujours en guerre.

Les Kristinots visitaient les établissements anglais de la Baie d'Hudson et en recevaient des armes et de la poudre.

Les Assiniboines alarmés, à bon droit, de la supériorité des armes de leurs voisins, firent alliance avec eux. Les autres Sioux, qui n'étaient pas partis à ce traité de paix, continuèrent à égorger sans pitié tout Kristinot qui leur tombait sous la main.

Les Assiniboines se trouvaient donc dans une situation fort tendue. Il est toujours difficile de contenter deux maîtres, surtout lorsqu'ils ne s'entendent pas.

Les Sioux voyaient avec peine une partie de la nation vivre en bonne intelligence avec des ennemis séculaires.

La tribu des Assiniboines fut bientôt considérée comme composée de frères dénaturés qui pactisaient avec des étrangers dangereux. Ils devinrent suspects. Ils n'étaient pas encore des ennemis, mais à la veille de le devenir, lorsqu'un événement vint briser pour toujours les liens qui les unissaient.

Un jour, un jeune guerrier distingué de la nation des Kristinots demanda pour épouse la fille d'un chef assiniboine.

Cette jeune Indienne était d'une rare beauté, et le chef demandait un prix considérable pour sa main.

Le Kristinot possédait heureusement ce qui, aux yeux des Indiens, constitue la plus grande richesse et le tente davantage. C'était un coursier fringant, fougueux, élané et très rapide. Son poil était blanc comme neige. Le chef ne put résister à l'appât de ce présent. Il lui remit donc sa fille et reçut le cheval en retour.

Les Assiniboines n'avaient pas encore oublié que les Kristinots avaient enlevé la chevelure à bon nombre de leurs parents. Plusieurs murmuraient secrètement contre ces nouveaux liens, qui les éloignaient de leurs frères par le sang.

Quelques jours après, arrivait une bande nombreuse de Sioux. Il paraissait qu'ils avaient été informés de ce mariage par un fort en médecine, qui avait une vengeance à exercer contre le chef assiniboine.

L'un des Sioux, qui faisait partie de cette bande, était fils d'un chef puissant.

Il avait déjà demandé à épouser cette jeune Indienne, mais n'avait éprouvé qu'un refus. Lorsqu'il apprit qu'un Kristinot lui avait été préféré, il ne contint plus son dépit ni sa rage.

Sans prétexte de représailles de guerre, il voulut s'emparer du chef Kristinot. On comprend à quels raffinements de barbare cruauté il promettait déjà de se livrer, pour satisfaire sa jalousie.

Les Sioux étaient bien armés et nombreux.

D'un autre côté, l'amitié des Assiniboines pour leurs nouveaux alliés était loin d'être bien affermie. Voyant le danger qui menaçait son gendre, le chef assiniboine, fit seller le cheval blanc, et lui ordonna de se sauver vers les siens à la faveur des ombres. Le Kristinot ne se le fit pas répéter. Prenant en croupe sa jeune épouse, il partit.

Dès la pointe du jour, les Sioux furieux de constater que le Kristinot allait leur échapper, se mirent à sa poursuite.

Ils l'atteignirent sur les bords de la rivière Assiniboine, à une couple de milles à l'ouest de l'église de Saint-François-Xavier. Ils le tuèrent à coups de flèche, ainsi que son épouse.

Le cheval blanc, débarrassé de son double fardeau, partit au galop. Les Sioux eurent beau déployer toute leur adresse, ils ne purent le capturer.

Pendant plusieurs années, le cheval blanc continua à errer près de cet endroit.

Les Indiens, toujours superstitieux, n'osèrent point tenter de nouveau de le saisir.

Personne ne sut jamais au juste ce qu'il devint. Les forts en médecine prétendirent tout bonnement que les manitous l'avaient enlevé, pour le transporter dans les grandes prairies de l'autre monde, où les âmes du pauvre Kristinot erraient, en attendant son cheval blanc pour chasser.

On prétend que de ce jour, la rupture fut complète entre les Assiniboines et les Sioux.

Au lieu de donner à cette prairie le nom du chef Kristinot ou de son épouse, on préféra prendre celui de son cheval, —c'est bien là le caractère Indien.— Voilà pourquoi la paroisse de Saint-François-Xavier fut longtemps désignée comme la «Prairie du Cheval-Blanc.»

SA MORT

Lespérance a été le père de 18 enfants dont 11 lui ont survécu. Malgré qu'il eût passé jusqu'à cinq ans sans reposer dans du lit, il conderva une grande vigueur, jusque dans une extrême vieillesse.

Il se montra toujours excellent chrétien. Il expira le 11 décembre 1890, ayant commencé sa 95^e année.

La compagnie de la Baie d'Hudson lui payait une pension annuelle en reconnaissance des services qu'il avait rendus. Il recevait également une pension comme milicien en 1812.

Le R. P. Allard, vicaire général, se rendit à Saint-François-Xavier, pour lui rendre les derniers devoirs, et donner un témoignage de reconnaissance à celui qui, comme guide de la brigade du Portage la Loche, avait souvent reçu à son bord des missionnaires, auxquels il avait toujours témoigné beaucoup de respect.

Saint-Boniface, 19 décembre 1892.

L. A. PRUD'HOMME

Fiche de famille : Alexis Bonami dit Lespérance

Époux : **Alexis Bonami** alias : Lespérance

Naissance : 1796-11-28

Baptême : 1796-11-29 à Saint-Michel
d'Yamasha (Québec)

Décès : 1890-12-11

Inhumation : 1890-12-13 à Saint-François-
Xavier (Manitoba)

Père : Pierre Bonami

Mère : Marguerite Aucoin

94 au décès

Épouse : **Marguerite Grenon**

Mariage : 1825-06-06 à Saint-Boniface
(Manitoba)

Naissance : 1803 (?)

Décès : 1871

Inhumation : 1871-06-23 à Saint-Boniface
(Manitoba)

Père : Joseph Grenon

Mère : ——— (Sauteuse)

M Enfant 1 : **Joseph Lespérance**

Naissance : 1822-10-27

Décès : 1892-09-28

Inhumation : 1892-09-30 à Saint-Boniface
(Manitoba)

Conjointe : Madeleine Caron

Mariage :

Conjointe : Marie Lavallée

Mariage : 1865-02-14 à Saint-Boniface
(Manitoba)

F Enfant 2 : **Marguerite Lespérance**

Naissance : 1826-03-02

Conjoint : Alfred Schmidt

Mariage : 1847 à Saint-Boniface

F Enfant 3 : **Charlotte Lespérance**

Naissance : 1827-05-15

Conjoint : Jean-Baptiste Forcier

Mariage :

Conjoint : Louis Lacerte

Mariage : 1879-11-24 à Saint-François-
Xavier (Manitoba)

F Enfant 4 : **Magdeleine Lespérance**

Naissance : 1829-07-22

Baptême : 1829-07-23 à Saint-Boniface
(Manitoba)

Autre : Jean Yanche/Marie McGillis

Conjoint : Jean-Baptiste Muloin

F Enfant 5 : **Adélaïde Lespérance** alias
Bonami

Naissance : 1830

Conjoint : Michel Dumas, né 1828-01-29,
décédé 1889-08-29

M Enfant 6 : **André Lespérance**

Naissance : 1835

Décès : 1886

Inhumation : 1886-09-30 à Saint-Charles
(Manitoba)

Conjointe : Balsamie Falcon, née 1846-07-
01

Mariage : 1867-02-12 à Saint-François-
Xavier (Manitoba)

52 ans au décès

M Enfant 7 : **Angélique Lespérance**

Naissance : 1836-01-02

M Enfant 8 : **Jean Lespérance**

Naissance : 1837-02-22

Décès : 1900-06-17

Inhumation : 1900-06-19 à Saint-François-
Xavier (Manitoba)

Conjointe : Émélie Lavallée

F Enfant 9 : **Rosalie Lespérance**

Naissance : 1838-08-13

Conjoint : Duncan McDougall

F Enfant 10 : **Caroline Lespérance**

Naissance : 1842-08-00

Conjoint : Jean-Baptiste Boucher

F Enfant 11 : **Catherine Lespérance**

Naissance : 1843

Conjoint : Louis Lavallée

Mariage : 1862-02-18 à Saint-Boniface
(Manitoba)

M Enfant 12 : **Louis Lespérance**

Naissance : 1850

Décès : 1867-03-16

Inhumation : 1867-03-18 à Saint-Boniface
(Manitoba)

Conjointe : Geneviève Turcotte

Mariage : 1863-01-13 à Saint-Boniface
(Manitoba)

27 ans au décès

M Enfant 13 : **Alexis Lespérance**

Naissance : 1852

Conjointe : Cléopée Pagé

Mariage : 1878-03-05 à Saint-François-
Xavier (Manitoba)

Sources : PRDH (RAB du) ; SHSB – Banque de données 1900 ; Scrip – RG15

© 2002 – La Société historique de Saint-Boniface